

**BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR**  
**TOUTES SPÉCIALITÉS**

**CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION**

**SESSION 2012**

---

**Durée : 4 heures**

---

**Aucun matériel autorisé.**

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.  
Le sujet comporte 6 pages, numérotées de 1 à 6.**

## **PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE ( / 40 POINTS)**

### **Le sport, miroir de notre société ?**

Vous rédigerez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :

**Document 1** : « Le Battant », dossier de presse de l'exposition de la Bibliothèque nationale de France « Héros, d'Achille à Zidane », 2007

**Document 2** : Eric Fottorino, « Je suis un coureur », *Le Monde*, 29 mai 2001

**Document 3** : Thierry Grillet, « Humains, trop humains ? Sportifs, champions, stars », *Les Carnets de l'influence*, novembre 2007

## **DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE ( / 20 POINTS)**

Selon vous, les sportifs de haut niveau méritent-ils d'être considérés dans notre société comme des héros ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures de l'année et vos connaissances personnelles.

## DOCUMENT 1

Comme les aventuriers, les sportifs se battent. Ils repoussent pour nombre d'entre eux les limites du possible, parfois avec des moyens (dopage, surentraînement) nocifs pour leur santé et leur équilibre. D'ailleurs, le culte de la performance, qui s'applique traditionnellement au monde des affaires et de l'entreprise, s'élargit dans les années 1980 quasiment à l'ensemble de la société. Mais la figure la plus exposée, la plus médiatisée – sur les affiches, sur les écrans, dans les médias – est le sportif. Aucun exploit ne parvient jusqu'au public sans être préparé, mis en scène, commenté à satiété. Le stade est désormais le champ de bataille d'une guerre symbolique, comme l'ont montré les sociologues du sport. Le héros sportif, succédané<sup>1</sup> de guerrier, n'a pas grand-chose à voir avec le héros antique aristocratique. Ce ne sont plus les dieux qui parlent à travers ses exploits, c'est l'individu ordinaire qui accède à la célébrité. Le champ sportif révèle les tensions et les contradictions de nos sociétés. L'individu exhibe sa singularité tout en prétendant ressembler aux masses. Les valeurs méritocratiques et pacifistes mises en avant dans le discours sportif se heurtent souvent à la réalité des inégalités et de la violence, bien que l'affrontement soit théoriquement contraint par l'euphémisme du *fair play* et d'un code d'honneur sportif non écrit. Le combat se déroule en effet dans un espace et un temps dévolus à cette activité, dans l'étonnant sanctuaire qu'est le stade. Ce lieu moderne de construction épique vise à rendre équivalentes les figures médiatiques et les figures sportives au prix d'un dispositif d'héroïsation coûteux.

L'héroïsation du footballeur français Zinedine Zidane repose largement, comme pour le brésilien Pelé, sur la belle action médiatisée et le modèle de réussite sociale... Le sport choisit en effet de réserver « un sort tout particulier à celui ou celle qui repousse les limites et se joue des barrières et des seuils : l'être d'une extrême particularité, l'auteur de l'*incomparable*, celui du *jamais vu*, brusquement projeté sur une autre scène encore, celle tout imaginaire de l'espace légendaire et héroïsé ». L'une des personnalités préférées des Français, modèle d'intégration, Zidane est mondialement connu et fait rêver. Le voisin d'en face devient un surhomme, qui repousse les limites de la condition humaine, et parfois un homme providentiel. L'image visible et véhiculée du footballeur Zidane, c'est à la fois l'intelligence et la grâce du geste, la figure monumentale et protectrice peinte sur un mur de Marseille, la célébrité altruiste (parrain d'associations qui luttent contre des maladies) et la violence du héros : tirs décisifs, buts meurtriers, selon le vocabulaire des commentateurs, dont plusieurs *têtes* et l'ultime *coup de boule* en finale de la Coupe du monde 2006, qui n'efface pas son exceptionnel parcours.

« Le Battant », dossier de presse de l'exposition  
de la Bibliothèque nationale de France « Héros, d'Achille à Zidane » (2007)

<sup>1</sup> Qui remplace partiellement.

## DOCUMENT 2

*Dans ce reportage, le journaliste Eric Fottorino rend compte d'un rêve de gamin réalisé : courir à vélo avec de vrais coureurs. Cette année-là, le journal Le Monde patronne la course Midi libre. Le journaliste y participe d'une façon un peu particulière : à chaque étape, il part avant le peloton, se fait rattraper, et essaie de suivre... Ce texte est un extrait du dernier de ses six articles.*

Il arrive des moments où le cyclisme cesse d'être un sport pour devenir une épreuve, si pénible qu'elle fait appel à des facultés physiques et mentales insoupçonnées. L'adversaire n'a plus de visage, c'est la route qui s'élève vers le ciel, si fort, si brutalement, que la seule vue de ce tracé vous ôte les dernières forces qui vous restent et installe, de la  
5 plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux, un sentiment de peur. Dès Marvejols, le danger se précisait. J'ai grimpé la terrible côte de Chabrits à mon train. Mon copain José-Alain Fralon, grand reporter rebaptisé sur la route « reporter d'eau », tant il mettait de sérieux à préparer mes bidons, essayait en vain de me faire manger : plus rien ne passait. Dans la vertigineuse descente sur Mende, j'ai vu le clocher de la cathédrale. Je savais qu'ici  
10 commençait le calvaire de la Croix-Neuve, ce col hors catégorie vers lequel je pédalais comme un animal avance vers l'abattoir.

Difficile de décrire les sensations éprouvées sans paraître exagérer. Parler de supplice serait déplacé dès lors que, cette épreuve, je l'ai voulue. Mais le public massé dans la montée de Mende n'a pu que partager cette souffrance qui se lisait sur les visages des  
15 coureurs – et sans doute le mien – tant la pente était raide, incroyable, brutale comme un enchaînement de coups de poings sur un ring. Dès que la route s'est cabrée, j'ai passé « tout à gauche », c'est-à-dire le braquet le plus petit (39 par 27 pour les connaisseurs, un développement de 3 mètres et des poussières). Il me fallait bien 27 dents au pignon arrière pour mordre l'obstacle. Tout au long de la montée, je n'ai jamais regardé à plus de dix  
20 mètres devant moi. La plupart du temps, je gardais mes yeux rivés sur le devant de ma roue, écoutant les encouragements du public, « Allez, encore 2 kilomètres, bientôt c'est moins dur, tu vas y arriver, allez ! » Les voix se faisaient écho. Un embouteillage s'était formé dans la descente. Les voitures des directeurs sportifs redescendant vers Mende, les mobile homes, les camions des mécanos, composaient une longue chenille immobile.

C'est ainsi que des dizaines de coureurs sont sortis des véhicules pour me soutenir de  
25 la voix. Jimmy Casper, quand il m'a aperçu, m'a même fait profiter de la première « poussette » de ma vie en montagne. L'effet immédiat est agréable. Mais, après, j'ai eu l'impression d'être encore plus collé à la route. Un coureur de l'équipe Cofidis m'a tendu un bidon d'eau. Je n'avais pas la force de lâcher mon guidon pour l'attraper. Je lui ai fait signe  
30 de m'arroser. Ce jet frais à moins de deux bornes du sommet m'a donné un petit coup de fouet, très léger. Une phrase de Paul Morand<sup>1</sup> m'a traversé l'esprit je ne sais pas comment : « J'ai peu de cœur, mais ce peu est en acier. » On m'encourageait partout. Les motards de presse montés à hauteur de mon guidon, les spectateurs, les juniors de Mende qui grimpaient avec moi. Ça faisait un bruit assourdissant. Il y avait de l'électricité dans l'air, de  
35 l'émotion, du drame.

.../...

<sup>1</sup> Voyageur et écrivain du milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

## DOCUMENT 2 (suite)

Ces gens qui battaient des mains et s'égosillaient devaient bien lire sur mes traits que j'étais au bord de l'abandon. « Plus qu'un kilomètre ! » a crié une voix. J'étais au bout de mes forces, au moins je le croyais. Je me suis dit : *j'arrête, je descends de vélo*. La pente était devenue si raide que je zigzaguais sur la chaussée. Un combat intérieur se livrait entre mes  
40 pensées, comme dans les albums d'Hergé où Milou voit se présenter l'ange et le diable. Le diable me soufflait : *mets donc pied à terre, tu as déjà fait assez d'efforts, à quoi bon te tuer à grimper là-haut*. Et l'ange me ramenait à la raison : *si tu descends de vélo, tu ne pourras plus repartir. Et tu regretteras toute ta vie de n'avoir pas vaincu ta peur de la Croix-Neuve*.

Quand j'ai lu le panneau « sommet 500 mètres », j'ai senti les larmes monter, j'ai  
45 repensé à Bradley, je me suis dressé encore et encore sur les pédales, au loin, encore trop loin, flottait la banderole d'arrivée. À mesure que j'approchais, se précisaient des visages amis, une ligne blanche, la voiture qui m'attendait, dans laquelle je pourrais allonger mes jambes. Un léger étourdissement, je me suis retrouvé soudain sans mon vélo, décroché  
50 comme un pendu.

D'anciens champions, Bernard Thévenet, Luc Leblanc, sont venus me reconforter pendant que le speaker du Tour déclenchait au micro une ovation du public. Cinq minutes plus tard, j'étais étendu à l'arrière de ma voiture, la route ouverte par un motard, pour rejoindre l'hôtel. À travers la vitre, je voyais défiler les nuages dans le ciel. Sans raison je me suis mis à pleurer.

Eric Fottorino,  
« Je suis un coureur », *Le Monde* (29 mai 2001)

### DOCUMENT 3

Notre société ne croit plus aux dieux. Les églises sont vides. Mais elle aime les sportifs. Les stades sont pleins. Pourquoi aimons-nous les champions ? Ils nous ressemblent. Ce sont des gens ordinaires. Ils nous dépassent. Ce sont des êtres hors du commun. Nous aimons ce qu'ils font. Ce qu'ils sont. La manière dont ils sont habillés. Nous leur avons emprunté l'allure générale de nos vêtements quotidiens. Autrefois, nous avons adulé Gachassin<sup>1</sup> et Cerdan<sup>2</sup>, Coppi<sup>2</sup> et Kopa<sup>2</sup>. Mais, pour ainsi dire, en tenue, et dans l'effort. Le sport actuel est, lui, sorti de ses marques. Il est hors jeu. Hors des stades, des rings ou des vélodromes. Nos champions sont passés à la scène. Cantona au cinéma. Noah à la chanson. Et les rugbymen dans des défilés de haute couture. Mais presque tous passent la tête dans des écrans pub. Le sport est donc partout. Et les sportifs, succédanés des stars, s'affichent sur nos T-shirts, dans nos tripes, dans nos yeux, dans nos têtes.

Nous ne croyons plus à l'après-vie ni aux lendemains qui chantent. Que nous reste-t-il donc ? Des corps, sur lesquels nous faisons peser et reposer notre désir d'immortalité. Des corps qui doivent dominer la nature, s'abstraire de ses contingences, faire échec à sa finitude. Pari presque tenu ? À peine sorti de chimio, le corps cancéreux de Lance Armstrong, le coureur cycliste, multiple vainqueur du Tour de France, fit croire, un temps seulement, au « sport plus fort que la mort ». Nous ne voulons plus des hommes d'excellence. Nous réclamons des surhommes. Intoxiqués à la performance. Comme si les limites de la nature n'étaient qu'une convention. Enfants des Lumières<sup>3</sup>, nous avons foi en la perfectibilité de l'individu. Mais comment faire pour aller, selon la devise olympique, « *Citius, altius, fortius* », plus vite, plus haut, plus fort ? Le premier champion olympique du 100 mètres nage libre, à Athènes en 1896, avait réalisé un temps qui ne lui permettrait même pas d'être, en 1995, champion de France minimes. Carl Lewis mettrait dix mètres dans la vue au champion sprinter de 1896. Que faire pour aller au-delà ? Truffé de stéroïdes, gorgé d'hormones, il y eut Ben Johnson, l'homme à réaction. Pourrons-nous nous identifier demain à des champions aux armoires génétiques trafiquées pour encoder les codes secrets de l'hyper-performance ?

La fabrique des champions tournerait à vide s'il n'y avait le spectacle. Pas de performances hors du champ de la caméra. En 1936, à Berlin, Leni Riefenstahl invente pour le III<sup>e</sup> Reich la première scénographie visuelle des Jeux. À Rome, en 1960, les J.O. sont pour la première fois télédiffusés. À Los Angeles, en 1984, les Jeux mutent en méga-show à destination d'une audience planétaire. En 1986, le CIO<sup>4</sup> autorise l'exploitation commerciale des Jeux. Le héros sportif est définitivement mondialisé. Il était né local, régional, national. Le voici multinational à soi seul, icône globale. Combien d'Africains, as des courses longue distance, ont-ils changé de nationalité ? Combien de joueurs de foot aujourd'hui demeurent-ils toute une vie dans le même club ? Tous sont désormais de passage. Cultivées en hors sol, nos stars décollent du terrain. Nous les vénérons probablement pour cette liberté de demi-dieux. Et parce que, à travers le show sportif, fixé dans un espace unique et dans un temps limité, ils paraissent sublimer ce qui est inscrit au principe de nos existences démocratiques : dans un état quasi permanent de compétition, la recherche d'une hiérarchie des talents sur fond d'égalité de conditions.

Thierry Grillet,

« Humains, trop humains ? Sportifs, champions, stars », *Les Carnets de l'influence* (novembre 2007)

<sup>1</sup> Sportif des années 1960.

<sup>2</sup> Sportifs des années 1940-1950.

<sup>3</sup> XVIII<sup>e</sup> siècle des lumières, qui prône la tolérance, la liberté et l'égalité.

<sup>4</sup> Comité International Olympique.